

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La méconnaissance de la littérature

Jacques Michon

Numéro 10, avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michon, J. (1978). La méconnaissance de la littérature. *Lettres québécoises*, (10), 24-25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La méconnaissance de la littérature

*On se reconnaît en eux parce
qu'ils existent en nous.*

— Denis Bouchard

*Voilà ce que précisément,
exige un moderne : se mirer,
quelconque — servi par son
obséquieux fantôme tramé de
la parole prête aux occasions.*

— Mallarmé

Quelle est la fonction de la critique ? À lire des essais récents sur la littérature québécoise je suis porté à croire qu'elle est l'expression d'une fausse conscience pour des contemporains qui ont intérêt à se cacher la fonction des textes littéraires et par là leur propre position sociale. En fait toute l'entreprise critique (ancienne ou nouvelle) n'est le plus souvent qu'une couverture idéologique complice du texte littéraire lui-même qui la souhaite. On connaît les positions de la critique thématique et de la mythocritique qui appelle la complicité du lecteur avec l'oeuvre, où le langage du critique se donne comme un redoublement ou une paraphrase du langage de l'auteur¹. Dans le livre de Denis Bouchard, *Une lecture d'Anne Hébert*, sous-titré « la recherche d'une mythologie »² on assiste à un travail de ce genre.

D'entrée de jeu Bouchard nous dit l'impossibilité et l'inutilité d'une lecture biographique de l'oeuvre d'Anne Hébert et déclare la nécessité d'une lecture plus profonde qui toucherait ce qu'il y a de plus obscur, de plus caché en nous, « nos mythes, qui échappent complètement aux Français [et] ne sont pas parfaitement visibles pour nous non plus » (p. 6). Mais paradoxalement, immédiatement après cette déclaration d'intention antibiographique, l'auteur se lance à la poursuite du fantôme de Saint-Denis Garneau. En juxtaposant des textes de différentes époques à la manière de Mauron, il démontre la présence obsédante de cette figure du poète moribond (« de quelqu'un qui n'est

plus là » p. 53), dans l'oeuvre d'Hébert.

Bouchard ne procède ni à une psychanalyse, ni à une psychocritique de ce rapport Hébert-Garneau comme il aurait pu le faire, mais s'arrête à la dimension thématique des textes.³ Ainsi il dit le dialogue qu'entretiennent ces deux oeuvres parentes pour nous montrer comment le texte d'Hébert reprend et s'oppose sur le mode de la revendication et de la révolte à celui de son cousin. Hébert serait une sorte d'Électre vengeant son frère des fatalités à son existence départies par le malheur. L'oeuvre ne ferait que reprendre ce drame de « deux personnages fondamentalement antagonistes, la jeune fille réfugiée dans le rêve, doublée de la femme, vengeresse, d'une part, et le jeune homme solitaire et tragique d'autre part ». (p. 44) « Garneau représenté le Québec et Anne Hébert fait le procès du milieu par l'intermédiaire du poète disparu » (p. 45). Hébert romprait avec le mythe de la solitude et du « mal du siècle québécois » représenté par Garneau. L'interprétation de Bouchard est elle-même mythique. Nous n'assistons pas seulement à la recherche d'une mythologie mais à son expression même.

Cette lecture hautement symbolique du texte littéraire qui fait correspondre texte, société, biographie et qui nous fait passer d'un plan à un autre sans autre forme de procès, occultant le lieu où s'articulent ces trois domaines hétérogènes, relève d'une pensée essentiellement analogique

(non-scientifique) qui caractérise habituellement les oeuvres d'imagination et que Bouchard reprend à son compte redoublant ainsi un contenu déjà lu.

Dans une deuxième partie l'auteur entreprend l'étude du *Tombeau des rois*. Après un court passage sur la thématique de l'eau, il applique au texte une méthode qui pourrait ressembler à une démarche structuraliste, mais qui semble s'inspirer plutôt d'un énoncé de Mallarmé (que l'auteur cite à plusieurs reprises) qui définissait le poème comme un « mirage interne des mots mêmes » et que lui appelle la « fragmentation de la métaphore » : « les mots sont plurivalents. La 'structure verbale' dépend alors de cycles et métamorphoses en puissance à l'intérieur d'un ensemble de (...) mots (...) perçus par le lecteur, non pas nécessairement dans tel ordre métaphorique mais dans un ensemble subjectif. » (p. 97) Mais à la différence de Mallarmé qui concevait le poème comme une architecture vide, Bouchard, lui, conçoit le réseau qu'il construit comme quelque chose de plein ; il investit ces signifiants d'un Signifié dernier, ultime qu'il nomme « l'âme québécoise » (p. 74), « notre psychisme collectif » :

*(...) le poète transforme le désordre
des pulsations émanant de son inconscient,
miroir de notre psychisme collectif,
en découvertes qui embrassent au fur et à mesure des segments
magnifiés d'un monde jusqu'alors
imparfaitement exploré. Tout ce
que touche le poète prend sa place*

dans cet ensemble recrée de toute pièce à l'échelle cosmique. Une fois un tel cadre établi, la transformation des mots en images, des images en symboles, des symboles en allégories, des allégories en mythes, se fait automatiquement. (p. 91)

À partir de deux vers, par cette sorte de génération spontanée des signes, c'est toute la littérature qui se trouve recouverte par ce cogito national : « Le tombeau des rois récupère en deux pages toute notre mythologie et occupe le centre des oeuvres de l'auteur ainsi que celui de notre littérature. Une fois le message capté, il n'y a plus qu'à le traduire en plénitude. » (p. 130) C'est ici surtout que s'énonce cette fausse conscience du texte littéraire dont nous parlions tout à l'heure. Cet ethnocentrisme familier semble être à la mode dans le discours critique actuel ; voir par exemple les *Instantanés de la condition québécoise* de Jean-Pierre Boucher, parus dans la même collection. C'est l'arbre québécois (le mythe romantique de l'âme, du génie ou de l'esprit national) qui cache la forêt du processus réel de la production symbolique et de ses déterminations sociales et idéologiques.

Dans les troisième et quatrième parties de son essai, beaucoup plus courtes que les deux premières (60 p. vs 100 p.), Bouchard reprend à peu près le même point de vue en l'appliquant cette fois aux romans. Il s'arrête plus particulièrement aux *Enfants du sabbat* ou il souligne l'importance du rire par opposition au trop sérieux et « un peu petit bourgeois » (p. 180) *Kamouraska*. Ici aussi comme dans la poésie le texte est présenté comme la manifestation de notre âme collective : « C'est le Québec qui figure au centre de l'oeuvre, c'est lui qui en est le personnage central. Anne Hébert s'efface en tant qu'individu pour se transmuier en la voix du Québec ». (p. 190) Tout se passe comme si pour l'auteur le texte d'Anne Hébert était le miroir fidèle de la société québécoise. Il n'oublie pourtant pas de dire que le lieu d'énonciation de ces romans est un lieu historique bien déterminé qui est aussi celui d'une classe sociale (qu'il présente d'ailleurs assez bien p. 21). Si le texte réfère au Québec, il ne

saurait être le miroir fidèle et transparent de sa réalité sociale globale comme le suggère Bouchard. Le rapport entre le texte et le réel est un rapport beaucoup plus indirect, détourné et médiatisé que ce rapport analogique. Si on devait parler de reflet il faudrait parler d'un « reflet sans miroir » ou l'identifier à une anamorphose. Dans le texte le réel n'apparaît pas directement mais plutôt déforme par tout ce qui le constitue (langage, idéologie, histoire, inconscient).

Une définition du texte littéraire, de sa fonction et de sa spécificité dans la culture et la société aurait pu empêcher Bouchard de définir le texte comme une transcription directe d'un vécu ou d'un réel, même aussi raréfié, impalpable (et improbable) que « l'âme québécoise. » Notre critique ne fait ici que véhiculer l'optimisme d'une transparence du langage dont on sait le rôle mythique et idéologique. En fait toute l'entreprise critique, au sens ou nous l'entendons ici, a, la plupart du temps, une fonction bien précise : perpétuer et en même temps taire l'effet du texte. Ou encore on l'enveloppe, on le recouvre d'un discours d'amour et de sacralisation : « (...) un formidable moment de notre littérature. Tout y est essentiel » (p. 75), « (...) cet éclatement dont la cause n'est attribuable qu'au génie » (p. 81), « Anne Hébert a soudé toutes les énigmes, déraciné tous les tabous, avec l'élégance d'une impératrice de la parole, d'un puissant poète alchimiste qui change en or la boue (Baudelaire) sans perdre un instant son aplomb » (p. 194), etc. Le discours de canonisation est omniprésent dans ce livre.

Enfin dans la dernière section de son travail, Bouchard dresse un inventaire des articles qui ont paru dans les périodiques et la presse quotidienne (de France et du Québec) sur l'oeuvre d'Anne Hébert ; cette bibliographie de plus de cinq cents titres, divisée par ordre chronologique, s'avérera un instrument très utile pour celui qui voudra faire l'histoire de la réception des textes de cet auteur ou qui voudra comprendre par exemple comment on fabrique un best-seller. En effet on constate à

cette lecture ce que l'on pouvait deviner : ce n'est pas la critique savante et universitaire qui fait vendre la littérature, mais celle « moins noble » des journaux et de la grande presse ; « un écrivain peut atteindre à un succès impressionnant sans passer par la grande érudition » (p. 202), constate Bouchard, « on aurait tort de négliger l'apport de la grande presse littéraire à laquelle il faut attribuer exclusivement un grand succès comme *Kamouraska* ». (p. 242)

Si notre critique savante ne réussit pas à faire augmenter les recettes d'un écrivain à quoi sert-elle ? le plus souvent malheureusement, comme j'ai essayé de le dire ici, elle ne fait que perpétuer la méconnaissance idéologique de la littérature.

Jacques Michon

1. Voir à ce sujet le premier chapitre du *Petit manuel des études littéraires* (VLB, 1977) de Guy Lafleche.
2. Coll. « Cahiers du Québec », Montréal, Hurtubise/HMH, 1977, 242 pages.
3. Cet arrêt au seuil de la psychanalyse est exprimé dans le texte à plusieurs reprises par des retraits pudiques, des censures : « Il y a une suggestion d'onanisme dans le comportement de Michel. N'insistons pas. » (p. 146) « Un jeune homme (...) mais c'est sans doute un curé déguisé ! Tenons-nous-en aux diableries ». (p. 182) etc.



MARIO PELLETIER
Nouveau directeur
littéraire des Éditions
Quinze

en remplacement de Pierre Turgeon. M. Pelletier a été journaliste, traducteur et agent d'information pour divers organismes gouvernementaux, avant d'occuper son nouveau poste. C'est aussi un poète qui a publié l'an passé en collaboration avec Vincent Théberge un album de grand luxe intitulé *ÉLÉMENTS*. (Voir L.Q., numéro 7, p. 46)